

Le cri de Djemila Benhabib

DJEMILA BENHABIB (PRÉFACE DE BOUALEM SANSAL), *Après Charlie. Laïques de tous les pays, mobilisez-vous !*, Québec, Septentrion, 2016, 304 pages

Françoise Bouffière

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82563ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2016). Compte rendu de [Le cri de Djemila Benhabib / DJEMILA BENHABIB (PRÉFACE DE BOUALEM SANSAL), *Après Charlie. Laïques de tous les pays, mobilisez-vous !*, Québec, Septentrion, 2016, 304 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 25–25.

LE CRI DE DJEMILA BENHABIB

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

DJEMILA BENHABIB (PRÉFACE DE BOUALEM SANSAL)
APRÈS CHARLIE. LAÏQUES DE TOUS LES PAYS, MOBILISEZ-VOUS !

Québec, Septentrion, 2016, 304 pages

Dans la même veine que *Ma vie à contre-Coran* (VLB, 2009), *Les soldats d'Allah à l'assaut de l'occident* (VLB, 2011) et *Des femmes au printemps* (VLB, 2012), Djemila Benhabib publie, en France et au Québec, *Après Charlie, Laïques de tous les pays, mobilisez-vous!*, un livre terminé peu avant les massacres du 13 novembre 2015 à Paris.

Sous sa couverture noire et rouge qui lui va bien, cet essai fait entendre le cri d'une militante déterminée et courageuse qui se bat depuis longtemps contre l'Islam politique, idéologie qui, comme elle le démontre, vise l'abolition pure et simple de la démocratie. C'est dire à quel point, pour elle, il est urgent de monter aux barricades!

Ce cri militant est celui impossible à contenir après la mort de Stéphane Charbonnier, dit Charb, caricaturiste assassiné lors des massacres de la rédaction de *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015. Charb était un ami de Djemila Benhabib. Elle pleure, dans cet essai, un homme « lucide, affranchi de tous les pouvoirs d'argent » (p. 62), un ami qu'elle admire pour son goût de la liberté, « son refus de céder, ne serait-ce qu'un pouce de terrain aux intégristes » (p. 65). Elle le tutoie d'ailleurs et s'adresse à lui tout en expliquant la cible qu'il représente pour les djihadistes.

De Salman Rushdie jusqu'aux assassinats du 7 janvier 2015, le lecteur suit le fil des fatwas, des massacres, des emprisonnements et autres actes de violence qui tissent la toile d'horreur de l'islamisme. Djemila Benhabib nomme les morts, tous écrivains, journalistes, blogueurs. Elle dresse le portrait de ces hommes engagés dans la défense de la liberté qui renaissent sous sa plume (dont Abderrahmane Fardehed, professeur d'économie assassiné en 1994). Elle dénonce les bourreaux qui font partout main basse sur la liberté d'expression pour en finir avec l'esprit des Lumières et la tolérance si chère à Voltaire dont, nous dit-elle, Charb a « de qui tenir ».

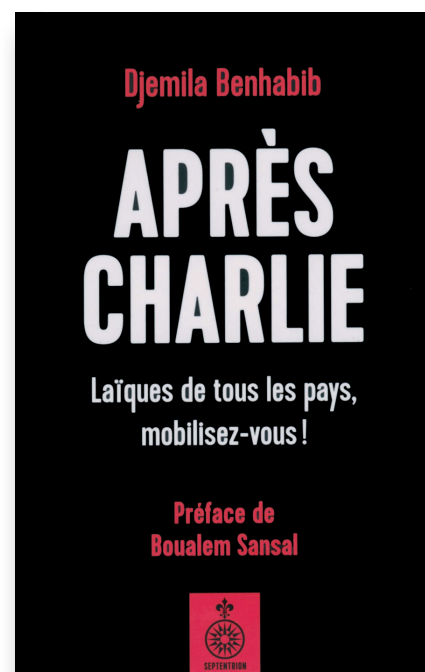
Elle met « en résonnance », comme elle le dit si bien, Borduas et Charb. Borduas qui, nous dit-elle, « a propulsé le Québec dans un processus de laïcisation sans précédent » (p. 46), puis elle relie Borduas et Charb à Tahar Djaout, premier martyr de la

corporation des journalistes algériens. Ces hommes, écrit-elle, « étaient en avance sur leur époque. Les tourments de leur société ont marqué leur vie, leur plume et leur engagement » (p. 46). Ils étaient en combat contre l'intégrisme religieux. Ce combat, qui est aussi le sien, Djemila Benhabib le qualifie d'universel et d'intemporel. Cris et hommages deviennent alors hymne à la liberté de conscience, à la liberté de s'exprimer, à la liberté tout court, pour devenir enfin appel à la mobilisation, car il y a péril en la demeure. Il faut, en effet, être clair, dit-elle, car « si nous ne sommes pas capables, aujourd'hui, de nous inscrire dans une démarche plus combative pour défendre la liberté d'expression et la laïcité, les démocraties occidentales reculeront de 50 ans » (p. 283).

Cris et hommages deviennent alors hymne à la liberté de conscience, à la liberté de s'exprimer, à la liberté tout court, pour devenir enfin appel à la mobilisation, car il y a péril en la demeure.

Au fil de sa lecture, le lecteur se retrouve en Algérie, en Égypte, au Nigéria, en Irak, en Arabie Saoudite, en France et partout où l'Islam politique s'infiltré pour semer la surenchère des fatwas quand ce n'est pas le carnage, la destruction, la mort. Djemila Benhabib y analyse, au passage, les réactions des populations face à l'islamo-fascisme, en Occident et au Canada notamment. Tout en reconnaissant l'ampleur des manifestations populaires qui ont eu lieu à Paris pour défendre la liberté d'expression et qui permettent à la passionaria d'espérer un monde meilleur, l'essayiste déplore le silence des intellectuels et leur lâcheté face à l'islam politique. Elle dénonce ceux qui « continuent d'ergoter mollement avec cette obsession malade du juste milieu, cette prétendue neutralité qui n'est le plus souvent que lâcheté » (p. 60).

Elle reproche à l'Occident d'ignorer la nature totalitaire de l'islamisme et pourfend les milieux de gauche pour leur attitude négationniste cachée derrière la volonté de ne pas « stigmatiser les musulmans ». Djemila Benhabib récuse l'idée gauchiste et communautariste qui consiste à chercher la cause de la radicalisation des musulmans dans l'islamophobie. Elle dénonce également, on s'en doute, l'Arabie saoudite, cette « rampe de lancement de l'islam politique, depuis plus de 60 ans » (p. 74). Enfin, elle met en évidence « la position intenable de l'État québécois [...] qui navigue entre deux



modèles antagoniques: l'un, anglo-saxon, façonné par l'équilibre entre les communautés, et l'autre républicain [...] sans jamais véritablement trancher en faveur de l'un ou de l'autre » (p. 257). Cette ambiguïté, dit-elle, nous place « sous la menace constante de puissants lobbys politico-religieux » (p. 257). Elle reproche enfin au multiculturalisme de « tourner le dos à l'évolution sociale. [...] Il fige et abandonne l'individu dans sa communauté d'appartenance première » (p. 262).

Cri d'horreur, hommage, dénonciation, hymne à la liberté, tout confère à cet essai un caractère émotif. Aussi il n'est pas toujours facile de suivre Djemila, car sa fougue nous entraîne dans tous les sens à la fois. Le texte est effectivement un peu « décousu », comme l'a souligné Louis Cornellier dans *Le Devoir* du 12 mars dernier. L'essayiste veut tout dire, et ceci sous tous les angles, au risque de se répéter. Cela donne parfois au lecteur l'impression de relire sous une autre forme les chapitres lus précédemment. L'essai demeure cependant essentiel. Il atteint son but en rejoignant les consciences et les cœurs. Nous avons besoin de voix telles que celles de madame Benhabib. J'ai gagné en tant que lectrice à rafraîchir ma mémoire sur les années noires de l'Algérie: « Chronique algérienne des années 1990 » (p. 214 à 222), sujet que l'essayiste connaît trop bien pour y avoir été personnellement confrontée et sur l'Égypte dont elle a suivi de près la révolution inachevée. J'ai été impressionnée par l'érudition de l'auteur sur son sujet, le livre étant très bien référencé et la bibliographie abondante.

L'excellence préface de l'écrivain Boualem Sansal est à lire, tant pour le style que pour les questions de fond qui y sont posées.

Quand commence la guerre? On ne le sait pas ou rarement. Quelque part en chemin, après un certain nombre de morts et de destructions, on finit par se convaincre qu'elle est là, parmi nous, à pied d'œuvre, on reconnaît qu'elle a avancé, qu'elle est même installée dans l'espace comme dans les mentalités.

À lire. ❖